

Correspondance Marc Bloch Lucien Febvre. T. 1: La naissance des Annales (1928-1933) [prés. p. Bertrand Müller]

Autor(en): **Bergier, Jean-François**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **46 (1996)**

Heft 2

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Correspondance Marc Bloch Lucien Febvre. T. 1: La naissance des *Annales* (1928–1933). Edition établie, annotée et présentée par Bertrand Müller. Paris, Fayard, 1994, 550 p.

Marc Bloch (1886–1944) et Lucien Febvre (1878–1956): deux «monstres sacrés» de l'historiographie française dans la première moitié de ce siècle, deux figures emblématiques d'une «petite révolution intellectuelle» (M. Bloch, 20. 9. 1929), en fait d'un immense renouveau de la conscience historique dont les prestigieuses *Annales* ont été à la fois le lieu et l'instrument. Deux grands noms aujourd'hui encore familiers à tous les historiens, étroitement associés l'un à l'autre malgré tout ce qui distingue les deux amis et rivaux parfois, l'âge, le tempérament, le champ et la méthode de leur travaux. Deux noms toujours liés à la célèbre revue qui reste, après presque soixante-dix ans, plusieurs changements de sa direction, de son orientation et même de son titre, à l'avant-garde de la réflexion sur l'histoire et sur les sciences sociales en général, où ses deux fondateurs avaient voulu la situer. Ils ont été les pères de ce que beaucoup appellent abusivement «l'école des Annales», mais que je ressens plutôt comme une vaste famille spirituelle ouverte sur tous les horizons, à toutes les démarches pour autant que celles-ci ne soient pas motivées par des choix politiques et idéologiques.

La réputation des deux historiens et l'autorité de référence qu'ils continuent d'exercer bien après leur disparition (tragique dans le cas de Marc Bloch, fusillé par les SS en 1944) donne à la correspondance qu'ils ont échangée toute sa valeur de témoignage sur l'origine d'une des grandes aventures intellectuelles de notre siècle et tout son intérêt d'éclairage sur la personnalité des auteurs. Cette édition était attendue depuis longtemps. Leur héritier à la tête des *Annales*, Fernand Braudel, avait jugé préférable de la différer, sans doute par égard à de nombreux collègues cités, rarement à leur avantage... Et peut-être est-ce encore par souci de neutralité entre ceux qui, de manière divergente, se réclament de l'héritage des maîtres, que le soin de l'édition est confié à un Suisse. Le choix, celui des familles Febvre et Bloch, se révèle idéal. Bertrand Müller a accompli sa mission, techniquement difficile, intellectuellement délicate, avec précision, habileté, élégance et doigté. Son introduction très documentée, pleine de délicatesse, est une grande page d'historiographie; ses notes concises et sûres sont une mine d'informations sur le monde académique et sur les sciences sociales autour de 1930, en France et ailleurs (à l'exception de l'Allemagne, que Bloch et Febvre tiennent un peu en quarantaine, pour des raisons évidentes). Ce premier volume, qui raconte par le menu «la naissance des *Annales*» (dont le premier cahier trimestriel sortit en janvier 1929 à la Librairie Armand Colin) laisse fort bien augurer des deux tomes qui suivront.

La lecture de ces 184 lettres (132 signées par L. Febvre, 52 seulement par M. Bloch, dont la moitié dans la seule année 1933) est à la fois décevante et fascinante. Décevante, d'abord, parce que ces lettres ne retiennent pas, il s'en faut de beaucoup, tout l'échange entre les deux amis. Bien d'autres semblent avoir été détruites. Surtout, les deux collègues sont alors, à Strasbourg, de proches voisins, jusqu'au départ de Lucien Febvre pour Paris et le Collège de France en 1933. Tout naturellement, leur échange est surtout oral. Ils ne s'écrivent guère – mais alors assidûment – qu'en période de vacances, ou lorsque l'un d'entre eux vient à séjourner dans la capitale. De sorte que nous n'entendons qu'une conversation fragmentaire, par épisodes nés des circonstances. D'autre part, les propos échangés sont avant tout d'ordre pratique, voire administratif (l'ouvrage rédactionnel des *Annales*, les rapports avec l'éditeur, les collaborateurs), ou familial (santé ou projets des uns et

des autres). On y cherche en vain, relève B. Müller, la confiance affective: les deux correspondants observent une grande pudeur du «regard sur soi»; leur amitié, leur «admiration réciproque parfois envieuse» sont sincères et vives, mais exemptes de familiarité (ils ne se tutoient point). On n'y découvre pas non plus, sinon de façon indirecte et implicite (à propos de tel auteur, tel article qu'ils hésitent à retenir) de véritable débat de fond, d'expression de leur conception, de leur philosophie ou de leur méthode; à peine quelques allusions à leur travaux individuels, aux livres qu'ils sont en train d'écrire ou de méditer (le *Luther* et le *Rabelais* de Febvre; les *Caractères originaux de l'histoire rurale française* et la *Société féodale* de Bloch). Autant de sujets sans aucun doute réservés au plaisir d'échanges oraux prolongés.

Et pourtant, quelle lecture fascinante! Fascinante, parce que l'échange, même ramené à des questions d'intendance et de politique rédactionnelle, entre ces deux personnalités si fortes et si contrastées, est extraordinairement vivant. Leur nature, leur tempérament s'y dessine avec une plus grande netteté que dans leurs écrits destinés à la publication. On y retrouve, dépourvue de toutes précautions de courtoisie, l'impétuosité de L. Febvre (déjà connue par le ton de ses notes dans les *Annales*), ses indignations, ses jugements à l'emporte-pièce, en général féroces, son ironie cinglante. En face, le style plus élaboré, posé, un peu distant de M. Bloch, son élégance, et ses mouvements d'humeur, lui aussi. A l'horizon du premier, éclaté vers cent curiosités, répond la rigueur du second, enraciné dans sa vocation de médiéviste – mais avec quelle vigueur et quelle clairvoyance! La fascination vient ensuite, plus subjective peut-être pour le lecteur qui, comme moi (vingt ans après), a pu connaître et fréquenter les personnages et le milieu évoqués, de les retrouver dans ces lettres sous une lumière à laquelle il ne s'attendait guère. Seul L. Febvre lui-même est tel ici que j'en ai gardé le souvenir; introduit par F. Braudel auprès de lui, j'avais eu le privilège d'un long entretien, quelques mois avant sa mort, avec le maître prestigieux, bourru, emporté dans un propos assez décousu et cependant d'une sagesse qui m'a beaucoup donné en déconcertant le jeune interlocuteur que j'étais... Déconcerté, voici qu'on l'est à nouveau en découvrant comment Febvre (surtout) ou Bloch jugeaient tels de leurs collègues que nous avons appris à respecter, Louis Halphen, leur bête noire, ou Charles-Edmond Perrin, ou encore cet érudit charmant, cet homme bon et que je continue à tenir pour un historien excellent, Emile Coornaert (à qui Bloch pouvait en vouloir de lui avoir soufflé une direction d'études à l'Ecole pratique des hautes Etudes, en 1931). Et le seul Suisse qui apparaît dans cette *Correspondance* et en fait les frais, cet autre mythe, à l'échelle de l'histoire vaudoise, qu'a été pour ma génération Charles Gilliard: «Petit texte ... loin de m'enchanter ... (mais) il ne faut pas décourager l'Helvétie», écrit prudemment Bloch (6. 10. 1933); et Febvre de surenchérir: «son topo est si nul qu'il venge tout de même ma "race" (franc-comtoise) de ses ennemis héréditaires». Les *Annales* n'en ont pas moins publié deux articles de Gilliard, en 1929 déjà et celui dont il est question, en 1934.

Enfin et surtout, en racontant la naissance d'une revue promise à l'avenir que ses promoteurs avaient voulu, la *Correspondance* propose une épopée, mais corrige aussi bien des idées reçues. Nous découvrons combien leur grand projet, qui était «petite révolution» contre une forme d'analyse historique enfermée dans ses cadres traditionnels et événementiels, était cependant le reflet d'une époque: «l'histoire, fille de son temps», aimait à dire L. Febvre, sans se douter que sa propre action illustre son adage. L'idée des *Annales* est née au cours des années vingt, dans le climat d'après-guerre, et à Strasbourg où l'université française venait de se réins-

taller, avec une liberté (et des talents) qu'aucun établissement provincial, ni même Paris étouffé par les ambitions concurrentes, ne permettaient. Elle s'inspire d'un besoin de synthèse historique (déjà présent dans la *Revue de synthèse* d'Henri Berr, à laquelle Febvre collaborait); d'ouverture de l'histoire vers les autres sciences sociales: la géographie, inspiratrice du modèle, la sociologie, l'économie; et de la volonté de mettre l'histoire au cœur du présent, d'en faire un instrument d'action. C'est sans doute une coïncidence, mais pas un simple hasard, si les *Annales* commencent à paraître l'année où éclate la grande crise économique. Le désordre international qui la précède, au cours des années vingt, avait préoccupé bien des intellectuels et leur avait fait devoir de se mettre au service de la société. C'est ce que font L. Febvre et, plus discrètement, M. Bloch.

Est-ce à dire que les *Annales* rompent avec tout le milieu académique traditionnel? Loin de là. On voit nos deux compères soucieux au contraire de l'approbation et de la collaboration d'aînés et de contemporains qu'ils respectent: Henri Berr le philosophe, les sociologues Maurice Halbwachs et Marcel Mauss, André Siegfried, l'économiste François Simiand, et des historiens: Henri Hauser, Camille Jullian, Georges Espinas, Henri Pirenne. Pirenne surtout (1862–1935), figure emblématique à la fois d'une histoire médiévale renouvelée, et d'une histoire économique légitimée: il fut le vrai parrain des *Annales* en suggérant ce mot et le titre qu'elles portèrent d'abord. C'est cela que révèle la *Correspondance*: non pas une césure dans la vie intellectuelle, mais l'innovation dans la continuité.

A la jeune génération d'historiennes et d'historiens, je recommande vivement de consulter cette *Correspondance*. Elle y verra que ses légitimes ambitions, ses espoirs, ses déceptions ou ses colères ont eu d'illustres et valables précédents; que ses soucis ont été, *mutatis mutandis*, partagés par ces deux hommes, avec leur grandeur et leurs faiblesses, qui ont bien avant elle mené leurs *Combats pour l'histoire*, mais ont aussi dressé l'*Apologie* de leur métier. Jean-François Bergier, Zoug

Zdenko Levental: **Auf glühendem Boden. Ein jüdisches Überlebensschicksal in Jugoslawien 1941–1947. Mit einer Dokumentation.** Hg. von Erhard Roy Wiehn und Jacques Picard. Konstanz, Hartung-Gorre Verlag, 1994. 288 S.

«Ja, so bin ich also *nicht* ums Leben gekommen. Aber wie war das möglich?» (S. 153). Leventals Erinnerungen an die Ereignisse in Jugoslawien während des Zweiten Weltkriegs und seine persönlichen Erlebnisse während dieser Zeit fügen sich in die von Erhard Roy Wiehn herausgegebene Reihe «Jüdische Überlebensschicksale» ein. Levental erlebte die Zeit der Verfolgungen im besetzten Jugoslawien und im «Unabhängigen Staate Kroatien» (N.D.H., Nezavisna Država Hrvatska) als Arzt, schloss sich im Spätherbst 1944 den Partisanen an und arbeitete bis Ende des Krieges am 9. Mai 1945 für sie (S. 14). Seine Eindrücke werden ergänzt durch den Bericht Dragutin Rosenbergs über die Lage der Juden in Jugoslawien. Rosenberg war Sekretär und zugleich Sprecher der Zagreber jüdischen Gemeinde. Was seine Ausführungen besonders beklemmend macht, ist der Zeitpunkt, zu dem sie entstanden sind. Als einer der letzten noch lebenden Zeugen in die Schweiz geflüchtet, von Saly Mayer, dem damaligen Präsidenten des Schweizerischen Israelitischen Gemeindebundes offensichtlich finanziell unterstützt und zu einem Bericht ermutigt, fasst Rosenberg im April 1944 die Geschichte der Juden in Jugoslawien und ihre Lage von 1941 bis 1943 auf wenigen Seiten zusammen. Im Gegensatz zu Rosenbergs sachlicher Darstellung geht es Levental darum,